

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXI. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

ruption de la nature nous révolte contre tout ce qui à l'air d'autorité : mais il faut convenir que le feu de la jeunesse est moins propre que la maturité de l'âge & l'expérience à faire un bon choix pour nous-mêmes. En un mot, tout ce qui manque à votre bonheur, c'est de le connoître ; ou de ne pas l'empoisonner par des réflexions sur un tems où vous avez eu le pouvoir de choisir : quoi qu'il y ait beaucoup d'apparence qu'en vous consultant bien vous-même, vous n'en eussiez pas fait d'autre usage.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXXI.

Miss HOWE, à *Miss* CLARISSE
HARLOVE.

Dimanche 2 d'Avril.

J'aurois dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Lemar l'avoit aperçu dans l'allée verte, & qu'après lui avoir demandé ce qui l'amenoit dans ce lieu, il avoit ajouté, sans lui laisser le tems de répondre ; hâtez-vous, *Monsieur Robert*, & ne perdez pas un moment à vous retirer.

Q 4.

Vous

Vous ne devez pas douter, que vous n'ayez l'obligation de la liberté qu'on vous laisse dans vos promenades, à la confiance que votre frere a pour ce personnage & pour Betty. Mais vous êtes la seule au monde, qui dans des circonstances de cette nature, n'ait pas quelque domestique intelligent, sur la fidélité duquel elle puisse se reposer. Un Poëte, ma chere, n'introduiroit pas une Angelique sans lui donner une confidente, relevée par quelque joli nom, ou du moins une vieille Nourrice.

J'ai lû, à ma mere, plusieurs endroits de vos lettres; mais rien n'a fait tant d'impression sur elle, que le dernier article de celle d'hier. Elle en est charmée; elle m'a dit, qu'il lui étoit impossible de vous refuser son cœur. J'allois profiter de cet heureux moment pour lui faire ma proposition, & la presser avec toute l'ardeur dont je suis capable, lorsque l'agréable Hickman est entré, en faisant ses révérences, & tirant-à-tour son jabot & ses manchettes. Je lui aurois joué volontiers le cruel tour de les chiffonner; mais saisissant une autre idée pour lui marquer mon chagrin, n'y-a-t-il donc ici personne? ai-je dit, & depuis quand entre-t-on sans se faire annoncer? Il m'a demandé pardon. Il est demeuré dans le dernier embarras,

barras, incertain s'il devoit tenir bon ou se retirer. Ma mere, avec sa pitié ordinaire, a remarqué qu'après tout nous n'avions rien de secret, & l'a prié de s'asseoir. Vous connoissez sa respectueuse hésitation, lorsqu'il est une fois déconténcé. Avec..... votre..... permission, Mademoiselle, en s'adressant à moi. Hé oui, oui, Monsieur, asseiez-vous si vous êtes fatigué; mais que ce soit, s'il vous plaît, près de ma mere: j'aime que mon panier ait toute sa rondeur, & je ne fais à quoi cet incommode ajustement est bon, si ce n'est à nettoier les souliers sales, & à tenir dans l'éloignement les gens incivils. Etrange fille! s'est écriée ma mere, d'un air assez mécontent: & prenant un ton plus doux pour lui, oui, M. Hickmann, asseiez-vous près de moi; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. J'ai pris un visage sérieux, & j'étois bien aise au fond du cœur que ce discours de ma mere ne s'adressât point à votre oncle Antonin.

Avec sa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en suis sûre, de ramener fort prudemment le premier sujét de notre entretien, & de vouloir montrer même, à son favori, l'article de votre lettre qui est si fort en sa faveur. Elle avoit déjà commencé à

Q 5

lui

lui dire, qu'il avoit beaucoup d'obligation à Miss Clarisse, & qu'elle pouvoit l'en assûrer. Mais j'ai demandé aussi-tôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par ses dernières lettres de Londres. C'est une question par laquelle je suis accoutumée à lui faire entendre que je souhaite de changer de sujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vûe; & pourvû qu'il se taise alors, je ne suis pas fâchée qu'il ne me réponde pas.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma proposition, sans savoir un peu mieux comment elle sera reçue de ma mere; parce que si je ne la trouve pas bien disposée, je le garde lui-même, comme une ressource que je veux employer dans cette occasion. D'un autre côté, je ne me soucie pas beaucoup de lui avoir obligation, si je puis l'éviter. Un homme, qui a des vûes telles que les siennes, fait l'important, & prend un air si affairé lorsqu'une femme consent à l'employer, qu'il fait perdre patience. Mais si je ne trouve pas aujourd'hui l'occasion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Pourquoi voudriez-vous que j'ouvriffe le paquet dans votre absence? Votre conduite n'a pas besoin d'être justifiée à mes yeux; & par les extraits que vous m'avez

vez

vez faits plusieurs fois des lettres de Lovelace & des vôtres, vous m'avez fort bien informée où vous en êtes avec lui ? J'allois vous exercer un peu, par quelques mauvaises plaisanteries de mon goût ; mais puisque vous souhaitez qu'on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l'art de vous maîtriser vous-même, & que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelque fois prête à m'ouvrir votre cœur, & que si vous êtes arrêtée, c'est par un peu de mauvaise honte, qui vous reste à combattre. Vous acheverez de la vaincre ; & vous me ferez la grace à lors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité, pour un homme déjà trop heureux de vous avoir servie. Une année de ses gages ! y pensez-vous ? Je crains que vous ne causiez sa ruine. Son argent lui fera trouver l'occasion de se marier dans le voisinage ; & peut-être avant trois mois aura-t-il raison d'attribuer son malheur à vos bien-faits. Il faut *vous laisser*, dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur ces bagatelles*. Oui, je sais fort-bien que là-dessus on perd sa peine à vous contredire. Vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres

dres services qu'on vous rend, & trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Il est vrai qu'on est païé de tout, par la satisfaction qu'on y prend. Mais pourquoi voudriez - vous que la noblesse de votre ame devint un sujét de reproche pour tout le genre humain; pour votre famille du-moins, & pour la mienne aussi? Si c'est une excellente règle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugemens que sur les actions*; que faut-il penser d'une jeune personne, qui s'étudie, dans ses paroles, à chercher des palliatifs & des excuses pour la bassesse de ceux-mêmes qu'elle condamne par ses actions? Vous devriez rougir, ma chere, au milieu d'une nombreuse famille, d'y paroître si singulière. Lorsque vous aurez rencontré quelqu'un dont l'ame ressemble à la vôtre, déployez hardiment toutes vos grandes qualités: mais jusqu'à lors, il me semble que par pitié pour autrui, vous devez accoutumer votre esprit & votre cœur à souffrir un peu de contradiction.

Je ne m'étois proposé de vous écrire que deux lignes, dans le seul dessein de vous rendre tranquille sur le sort de votre paquet: & mon papier néanmoins se trouve rempli. Quel moien de retenir ma plume sur